

LXXXV. Vaincu en apparence, Guise n'en était pas moins rappelé pour réparer un grand désastre et pour jouir de l'humiliation de ses rivaux. Le roi et la France entière l'attendaient comme un sauveur. En son absence, Coligny, désireux de faire aussi quelque coup d'éclat, s'était jeté dans Saint-Quentin assiégé. D'accord avec lui, son oncle le connétable était accouru avec vingt-huit mille hommes, espérant écraser l'ennemi entre les siens et la place; mais les Impériaux prévinrent brusquement son attaque, taillèrent en pièces son armée, et, pour que la victoire fût complète, le firent lui-même prisonnier; Saint-Quentin fut pris d'assaut, et Coligny également forcé de rendre son épée (1557). En apprenant ce succès, Charles-Quint avait tressailli dans sa retraite: « Mon fils est-il à Paris? » s'était-il écrié. Mais le grand homme n'était plus là pour stimuler ses soldats; ils s'amuserent au siège de quelques petites places, et laissèrent à Guise le temps de revenir. Henri II le reçut à bras ouverts, et le nomma, dans sa frayeur, lieutenant général de toutes ses armées.

LXXXVI. En présence du péril, le sauveur de Metz résolut de payer d'audace. Feignant des préparatifs contre le Luxembourg, il partit secrètement au milieu de l'hiver, et parut le 1^{er} janvier sous les murs de Calais, ville réputée imprenable, précieux pied-à-terre des Anglais sur le continent. En huit jours il prit deux forts avancés, qui étaient la clef de la place, et emporta la citadelle d'assaut. Le neuvième, Calais capitula, et la population anglaise tout entière dut quitter la ville sans rien emporter. Une flotte ennemie parut, mais trop tard; déjà des vaisseaux français, arrivés sous main de Bretagne et de Normandie, occupaient le port. Ainsi, par une surprise incroyable, Guise venait de réparer la perte de Saint-Quentin, d'effacer la dernière trace de la domination anglaise et de rendre à la France la courageuse patrie d'Eustache de Saint-Pierre (1558). Le peuple d'outre-Manche accusa de ce coup fatal l'incurie du pouvoir; la reine Marie en mourut de chagrin; avec elle disparurent pour Philippe II la couronne et l'alliance de l'Angle-

terre. Quant au vainqueur, il fut porté aux nues; mais, infatigable et peu soucieux de se reposer, comme les gens médiocres, sur un premier succès, il courut à l'est, et emporta d'assaut Thionville, forte place d'où l'ennemi ravageait impunément la Champagne et les Trois-Évêchés.

LXXXVII. Ces combats étaient entremêlés de fêtes splendides, où à la joie des victoires se joignait pour les Guises celle de plus d'un riche mariage. Comme c'était convenu, leur nièce Marie Stuart épousa le jeune Dauphin François, et le duc de Lorraine, leur cousin, obtint la main d'une fille du roi. C'était trop de gloire et de puissance pour ne pas se faire une foule d'ennemis. En présence de ces honneurs, la jalousie des grands ne connut plus de bornes. Le roi lui-même était effrayé d'une grandeur à la veille peut-être de surpasser la sienne; voyant que la guerre ne faisait que l'accroître, il ouvrit l'oreille aux conseils de paix du vieux Montmorency. De son côté, l'ennemi, épuisé de ressources, privé de l'Angleterre, attaqué par les Turcs en Hongrie, menacé par les protestants d'Allemagne et des Pays-Bas, désirait ardemment suspendre les hostilités. C'était le cas de lui imposer de dures conditions. Mais, pressé d'en finir, Henri II traita à Cateau-Cambrésis (1559), rendit près de deux cents places ou châteaux que ses troupes occupaient en Italie ou à la frontière du Nord, réintégra dans ses États le duc de Savoie, réduit depuis longtemps à faire le métier de général ennemi, et ne garda que Calais et les Trois-Évêchés. Guise, mécontent, se retira à Joinville, livrant de nouveau la cour aux Montmorency, et attendant avec patience qu'on eût encore besoin de lui.

LXXXVIII. Ainsi se termina cette lutte acharnée de la France et de l'Espagne. L'Italie, que ces deux nations s'étaient disputée, n'avait pas su profiter de leur rivalité pour défendre son indépendance. En dépit des efforts de Jules II et des bienfaits de la renaissance catholique, l'influence politique des papes ne s'était pas relevée. Vaincue sur la terre ferme, Venise l'était encore davantage sur mer par les riches conquérants des

deux Indes. Les rois de Naples et les Sforza étaient remplacés par les Espagnols et par les Médicis, et les ducs de Savoie servaient humblement les dominateurs de la Péninsule. Malgré de nombreux échecs, Charles-Quint, du fond de la tombe où il venait de descendre, triomphait donc en apparence, et pourtant il était mort inquiet, découragé comme un vaincu. Sentant que la main la plus forte était impuissante à fondre les peuples si divers de son empire, et qu'une seule tête ne suffirait pas aux affaires qui avaient usé la sienne, il avait lui-même, en la quittant, brisé cette puissance que sa vie s'était passée à agrandir. Dans ce partage, à son frère Ferdinand, déjà roi de Hongrie et de Bohême, il avait laissé l'empire d'Allemagne, vaste édifice qu'il avait trop négligé, et dont les princes protestants conspiraient la ruine. Le temps était passé où les souverains de tous ces États étaient librement élus par les peuples et confirmés par le pape. Aussi dédaigneux pour la consécration de l'Église que pour la liberté des peuples, Ferdinand déclara l'Empire et les couronnes de Bohême et de Hongrie désormais héréditaires dans sa famille; si protestants ou catholiques attaquaient son pouvoir, il était résolu de le défendre les armes à la main.

LXXXIX. Par une préférence maladroite, Charles-Quint avait donné à son fils, outre Naples et le Milanais, la Franche-Comté, la Flandre, l'Artois et les Pays-Bas, héritage de Bourgogne, antipathique à l'Espagne, que l'Allemagne eût bien mieux défendu contre la France. Un moment roi d'Angleterre, Philippe II avait par là complété la désastreuse bigarrure de ses États. Son propre caractère ne devait pas lui être moins funeste. Digne du peuple qui massacrait les Indiens d'Amérique sous prétexte de les convertir, et se croyant appelé en Europe à étouffer l'hérésie dans le sang, ce prince sombre et sans pitié perfectionnait l'inquisition, multipliait les supplices, faisait périr son propre fils dans les cachots, et, pour éviter les écarts de l'esprit humain, en paralysait l'activité. Sous l'empire des mêmes passions, l'Espagne, encore riche de jeunesse, toute brillante de col-

lèges, de couvents et de cathédrales, et à qui sa lutte séculaire contre les musulmans semblait assurer pour longtemps une vigueur à toute épreuve, céda à la tentation d'arriver par l'or et par le fer à la domination universelle, et acceptait une honteuse tyrannie dans l'espoir d'asservir les autres peuples. De là pour elle, en peu d'années, une prompte et effrayante décrépitude.

XC. Au contraire, la France, une et compacte, trempée par une lutte inégale, formée dans l'art de la guerre par les Suisses, les Italiens et les Espagnols, était, quoique petite et vaincue, en état de disputer la suprématie de l'Europe. Ses troupes nationales avaient renoncé aux armures de fer et à la lourde cavalerie du moyen âge, et pouvaient désormais se passer des Suisses et des lansquenets. Non content de les commander, le duc de Guise s'occupait sans relâche de perfectionner leur organisation, recevait de tous côtés des chevaux, des armes, et s'occupait plus que personne d'appliquer à l'infanterie l'usage de la poudre à canon, et de remplacer les flèches de l'arbalète par les balles de plomb de l'arquebuse ou du mousquet, terribles projectiles dont il devait être un jour la victime. Malheureusement, comme au temps des Valois, ces forces allaient se consumer en guerres civiles, triste remède à la corruption qui menaçait encore une fois d'éteindre toutes les lumières de l'esprit humain.

XCI. Fidèles à leur tactique et non contents de séduire la multitude par leur superbe austérité, les calvinistes avaient pris l'importance d'un parti politique. Ils avaient réuni sous leur drapeau les grands qu'offusquait le crédit des Guises: d'un côté, Coligny, le prisonnier de Saint-Quentin, avec ses frères, dont l'un cardinal; de l'autre, les deux Bourbons, sujets médiocres, tenant à la famille royale par une suite d'aïeux obscurs et par un fils de saint Louis, mais fort entêtés de leur dignité de princes du sang. Antoine, l'aîné, était devenu roi de Navarre en épousant Jeanne d'Albret, fille de l'hérétique et licencieuse Marguerite; Condé s'était marié dans la famille de Coligny. Tous deux étaient menés au prêche, et stimulés dans leur ambi-